

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VIII — N° 1
OCTOBRE 1929

SOMMAIRE

Concours de la Littérature romanesque en langue française (période 1925-1927). Rapport fait au nom du Jury à M. le Ministre des Sciences et des Arts.....	5
--	----------

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VIII

CONCOURS DE LITTÉRATURE ROMANESQUE
EN LANGUE FRANÇAISE
(Période 1925-1927)

RAPPORT

fait au nom du Jury à M. le Ministre des Sciences et des Arts (1)

Monsieur le Ministre,

Le Jury qui vous rend compte aujourd'hui de sa mission voyait, pour la première fois, son champ d'investigation limité aux seules productions de la littérature romanesque.

Il a eu néanmoins à apprécier des ouvrages nombreux, différents par les mérites et par l'esthétique : c'est dire que la matière est de plus en plus riche et variée. Elle reflète au surplus les caractères de la mode et ses contrastes pittoresques. Telle œuvre intéresse par son parfum régional et telle autre par sa bigarrure cosmopolite ; à la pondération traditionnelle s'oppose le caprice moderniste.

Aussi bien, nous subissons les lois de l'époque. Alors que nos écrivains d'avant guerre continuent à produire sans hâte, ne livrant que ce qu'ils ont lentement et scrupuleusement élaboré, nombre de leurs cadets, astreints par leurs obligations envers les éditeurs, soumettent leur verve à des méthodes autrement accélérées. Le talent, dans ces conditions, négligera parfois de réfléchir et de se contrôler. Il est trop préoccupé d'obéir à des consignes de vitesse.

Nous assistons, à cet égard, à une façon de vulgarisation

(1) Le jury était composé de MM. Hubert KRAINS, président ; Gustave CHARLIER, Joseph CONRARDY, Charles DELCHEVALERIE et Hubert STIERNET.

du talent. Nombreux sont les auteurs qui savent fabriquer un roman et lui assurer un intérêt momentané; plus rares, beaucoup plus rares, ceux dont l'œuvre atteint à l'accent qui s'impose au souvenir.

Dans l'accomplissement de sa tâche, le Jury avait à tenir plus rigoureusement compte qu'autrefois de certaines considérations. Il ne devait notamment pas perdre de vue que la lettre de son règlement prescrit de rechercher l'œuvre la plus importante de la période écoulée, et non de rendre hommage au labeur d'une existence. Parmi la soixantaine d'écrivains dont il avait à examiner les travaux, il en est assurément d'éminents, auxquels on penserait tout de suite, si l'on n'envisageait que la somme de leur effort.

Nous songeons surtout ici à M. Louis Delattre — qui du reste à déjà obtenu le prix triennal — et qui depuis nous a donné *Bichelle* et *Le Fil d'or*, où il ajoute quelques pages émerveillées à ses contes lyriques; à M. Léopold Courouble, dont le cycle de ses romans bruxellois s'est augmenté de trois volumes; à M. George Garnir qui se souvenant de ses origines montoises, à dépeint avec verve et malice, dans *Tartarin est dans nos murs*, les mœurs de la cité du Doudou; à M. Georges Virrès, chante fervent du terroir campinois, qui a publié *Sous les yeux et dans le cœur*; à M. Henri Davignon, romancier soucieux de symétrie, qui a fait alterner dans *Un Pénitent de Furnes* et *Le Vieux Bon Dieu*, des tableaux poétisés de Flandre et de Wallonie; à M. Maurice des Ombiaux, à M. Aug Vierset, à M. Paul Demade...

Parmi les écrivains plus jeunes, beaucoup de noms ont aussi retenu l'attention du Jury.

C'est d'abord M. Jean Tousseul, dont le *Village gris*, évocation nuancée d'une enfance au pays wallon, lui a paru digne d'être mis hors de pair pour le sentiment délicat qui l'imprègne. M. André Baillon, dans *Chalet I* et *Un homme si*

simple, poursuit avec une verve pittoresque la série de ses récits primesautiers et confidentiels. M. T'Serstevens, dans ses imaginations romanesques, dépense avec goût les séductions d'un style artiste. En des œuvres de talent, mais souvent inégales, M. Franz Hellens disperse des dons remarquables d'invention, d'observation et de sensibilité. *Un But* et le *Vainqueur déconcerté*, de M. Léon Chenoy, témoignent d'un excellent métier et d'une réelle puissance d'analyse. Trois livres de M. Pierre Nothomb attestent diversement la solidité de son talent et l'élévation de son inspiration. M. Horace Van Offel, conteur habile autant qu'abondant, sacrifie dans ses romans aux traditions coloristes de sa race.

Une Syllabe d'Oiseau, de M^{me} Jean Dominique, est dans ses dimensions menues, une nouvelle gracieuse et pénétrante. M. Proumen est fidèle à l'esthétique naturaliste : *Le Ver dans le fruit* est une amère et consciencieuse étude de psychologie enfantine. M. Maurice Gauchez, avec *Cacao* et la *Maison sur l'eau*, s'est fait l'historiographe truculent de la vie des bateliers et des débardeurs du port d'Anvers. M. Martial Lekeux, qui connut le grand succès avec ses évocations de la vie au front, d'un accent si vécu, y revient dans le *Patelin de Notre Dame*.

M. Edouard de Keyser cultive la fiction romanesque avec un entrain expéditif : en trois ans, il ne publie pas moins de sept romans... M. D'Orbaix, dans *Au Temps des Coquelicots*, demeure un peintre inspiré de la vie des champs. La santé du plein air parfume aussi, dans les *Faucons*, l'exotisme rustique de M. Henri Naus. C'est un autre aspect de l'exotisme que représentent les *Contes du Whisky*, pleins d'un âpre caractère, de M. Jean Ray, cependant que *Nous, en Afrique*, de M. Jadot, et les *Contes d'Afrique* de M. de Bouveignes relèvent plutôt de la littérature coloniale.

M. Constant Burniaux penche sur les enfants pauvres son

observation fraternelle. M. Butaye et Mme Neel Doff nous offrent de caractéristiques évocations de la Campine. M. Duvigneaud, dans la *Peau de lapin*, et M. Ewbanck, dans la *Queue de poisson*, s'inscrivent en bon rang dans la cohorte de nos humoristes. Dans *Cinq ans après*, M. Emile Wasnair souligne d'attachante manière la psychologie désorbitée des victimes de la guerre. M. Julien Flament est un conteur adroit et Mme Julia Frézin, dans la *Chaîne sans fin*, montre d'intéressantes qualités d'analyste. Quant à l'*Ardenne mystérieuse* de M. Louis Banneux et aux aventures de Lariguette que narre avec jovialité M. Rodolphe Parmentier, elles alimentent à souhait les réserves de notre folklore littéraire.

Les ouvrages de MM. Avermaete, d'Aconit, Bonmariage, Broodcoorens, Delhaye, Goemaere, Golstein, Harry, Hyacinthe Henry, Le Coudrier, Mathy, Paul Max, Piérard, Roidot, Thylienne, Woos de Ghisteltes s'imposent également à des titres divers.

. . .

L'œuvre sur laquelle, à l'unanimité, le Jury a porté son choix est le roman en deux volumes de M. Edmond Glesener : *Une Jeunesse*, dont la première partie s'intitule la *Rose pourpre* et la seconde, la *Flamme du Cyprés*.

C'est une œuvre singulièrement copieuse et substantielle, qui révèle un puissant manieur d'humanité. Elle a répondu péremptoirement, sans l'avoir fait exprès, au reproche qu'on a fait à notre littérature de manquer de romans. Elle y répond si bien qu'elle constitue, par son ampleur même, une récidive. Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Glesener a du roman une conception large et nourrie. Avant la guerre, en effet, sous le titre de *Chronique d'un petit Pays*, il avait publié l'odyssée picaresque d'un politicien d'aventure, et cela nous a valu les deux volumes touffus et

truculents de *Monsieur Honoré* et du *Citoyen Colette*.

Leur auteur aime à faire mouvoir dans le cadre d'une ville ou d'une région un grand nombre de personnages, et c'est avec aisance qu'il anime le chœur de leurs passions alternées.

Dans *Une Jeunesse*, M. Glesener situe les vicissitudes de ses héros au pays de Liège entre 1907 et 1914. Il suit son personnage central, André Sandèze, dans la période où l'adolescent s'éveille à la vie du cœur et des sens, et affronte les duretés du contact avec le monde extérieur.

Cet André Sandèze, en qui le lecteur ne s'étonnera pas de trouver certaine parenté de tempérament avec le tendre héros du *Cœur de François Remy*, est un jeune bourgeois riche et racé. Au moment où nous faisons sa connaissance, il quitte le domaine paternel, en Ardenne, pour s'installer à Liège dans son appartement d'étudiant. L'étude pour lui n'a pas un caractère utilitaire. C'est en artiste et en lettré surtout qu'il aspire à accroître sa culture. Il étudie le droit d'un peu loin : les cénacles où se créent les petites revues ont pour lui plus d'attrait que les auditoriums universitaires : il projette d'écrire, et d'écrire avec désintéressement. Etant riche, il ne pense à l'argent qu'à l'heure où il devient indispensable d'en gagner. C'est un idéaliste et un passionné qui attend de la vie de belles aventures romanesques et se repose sur elle du soin de dresser le plan de son destin.

Or, voici que son aventure le surprend au détour du chemin. Une rencontre fortuite lui a fait subir le charme d'Hélène Delisle, une jeune femme élégante et sensible, mariée à un homme médiocre. Mère d'une fillette, elle mène une existence monotone, dans laquelle l'apparition d'André introduit des possibilités inattendues. Elle ne lutte pas longtemps. Leur liaison, née de sympathies de goût, se transforme bientôt en une passion fougueuse et absorbante. Leur impérieuse jeunesse les a jetés dans les bras l'un de l'autre. André est

allé à l'amour avec la frénésie sensuelle qu'il tient de sa race ; Hélène, plus âgée que lui de quelques années, nuance d'une tendresse maternelle la franchise avec laquelle elle poursuit un bonheur qu'elle n'espérait plus. Pour tous deux, cette flamme inextinguible est devenue la raison de vivre.

Ils sont devenus des amants. Ils sont même liés plus étroitement, puisque Hélène a mis au monde un enfant dont la ressemblance avec André sera pour eux un motif de tourment. Leur amour qui se prolonge sans s'éteindre connaît ainsi les affres des passions furtives et contraintes. Mais cet attachement a le caractère des fatalités imprescriptibles. Il faudra pour les séparer le cataclysme qui bouleversera le monde et dispersa des millions d'êtres humains comme un tourbillon de feuilles mortes. La guerre éclate. Le mari d'Hélène — qui d'ailleurs n'ignore plus son infortune — emmène en France sa petite famille, tandis qu'André s'engage et trouve la mort au front après trois ans de campagne, au cours desquels le hasard ne lui a fait revoir Hélène qu'une fois. Mais ils n'ont pas cessé de s'aimer. Et l'épilogue du livre nous montre Hélène vieillie recueillant d'un ami du mort, dans une entrevue mélancolique, les souvenirs qu'il lui a légués.

C'est à ce brasier dévorant que se consume *Une Jeunesse*. Cependant, André s'adonne aux lettres, il écrit deux romans, et ses désaccords avec son père le déterminent à demander au journalisme une existence indépendante. Aussi bien l'auteur a-t-il, autour du panneau principal de sa fresque, disposé un vivant bouquet d'existences parallèles. Ce sont d'abord les parents d'André ; son père, un géant sanguin, aux appétits exigeants, une façon de tyran domestique qui brutalise sa femme et installe au foyer une servante dont il a fait sa maîtresse ; sa mère, créature passive, dolente et dévote ; sa sœur, chez laquelle André rencontre une gentille camarade d'enfance, qui lui donnerait avec joie la sûre

douceur d'un amour tranquille, et dont il dédaigne les chastes avances.

Ce sont aussi ses amis : l'honnête et laborieux Lucien Orval, à qui sa santé rustique assure l'équilibre physique et moral, un être de simplicité, de loyauté et de dévouement, fait pour les obscures et patientes recherches du laboratoire, et l'intrigant Richard Ladrier, aventurier cynique et verbeux, qui par son imperturbable aplomb procure à la gourmandise de ses instincts toutes les satisfactions qu'elle requiert. Et c'est encore, entre vingt autres, et comme pour couronner l'édifice d'un symbole ailé, la noble figure de l'abbé Faniel, maladif et persécuté, que son ardeur altruiste et son évangélique abnégation poussent à sacrifier sa vie, au début de la guerre, pour sauver les paysans qui l'entourent.

* * *

S'il fallait chercher une signification à ce livre débordant de vie, chaleureux et limpide, émouvant et dramatique, on la découvrirait peut-être dans un dialogue entre André et l'abbé Faniel, où celui-ci critique les personnages qu'André a mis en scène dans le roman qu'il prépare.

« Les deux premiers, dit-il, ratent leur vie. Ce sont des êtres intelligents, mais vivant à la merci de leurs sensations. Se croyant nés pour l'amour, ils se jettent dans la première liaison qui s'offre à leurs désirs. Quoique convaincus de leur erreur, d'où découleront toutes les autres, ils y persistent par faiblesse autant que par orgueil

.

» Ils ne trouvent la paix du cœur ni dans l'abdication, ni dans le succès. C'est qu'aucun d'eux ne s'était proposé une raison supérieure d'exister, une raison prise en dehors d'eux mêmes et qui eût réglé leur activité. Au bout de leurs agitations ou de leurs efforts, ils n'envisagent que le plaisir. Jamais

ils ne s'interrogent sur leur devoir, et leurs souffrances sont égoïstes... »

Cet extrait suffirait à attester le caractère de plénitude lapidaire qui distingue le style de M. Glesener. Dans sa production, ce qui semble marquer ce livre de maturité riche d'observation lucide, de sensibilité contenue et de virile philosophie, c'est qu'on y voit se mêler harmonieusement, comme l'a signalé déjà M. Gustave Charlier, les dons contrastés qui illustrent ses romans antérieurs. Si, par instant y dominant les qualités d'émotion et de poésie qui font le charme du *Cœur de François Remy*, on y retrouve aussi la verve allègrement satirique qui se prodigue dans le romancier faubourien d'*Honoré Colette*.

Aussi bien, dans les quatre cent cinquante pages de cette nouvelle Chronique, l'auteur a su faire régner un magnifique équilibre, et nous donner, en évitant la lourdeur, l'impression de la densité. Dans l'alternance des épisodes, dans la composition savamment graduée, dans l'élégante concision de l'écriture, il nous offre un exemple d'esthétique flaubertienne, d'ordonnance logique, de mise au point patiente et réfléchie.

Avec une sûreté d'analyse qui ne se dément pas, il étudie l'évolution de ses personnages aux prises avec les contingences, il nous livre avec sagacité les secrets de leur psychologie, et cette investigation ne présente jamais l'aspect de la sécheresse. C'est que, tout en demeurant scrupuleusement objectif, l'écrivain ne cesse pas d'être un poète. Il s'intéresse à l'humanité de ses héros, il a des indulgences de philosophe pour la sincérité de leur faiblesse. Amoureux fervent de la vie, il nous les montre dans leur vérité profonde, tels que le destin les a formés, déchirés par la lutte que se livrent leurs aspirations et leurs appétits. Et c'est du drame même qu'il sait faire jaillir les correspondances qui nous émeuvent, de même qu'il excelle à évoquer le décor en des tableaux qui

sont parmi les plus sobres et les plus richement expressifs qu'il ait tracés. *Une Jeunesse* représente le témoignage littéraire d'une génération : on y cherchera peut-être, dans vingt ans, le document psychologique où se résume la mentalité de la jeunesse bourgeoise à la veille de la grande guerre.

Dans une époque où l'art s'est si souvent industrialisé, l'œuvre que le jury a distinguée illustre la tradition du livre conçu sans fièvre et réalisé sans hâte, avec le constant souci de mieux d'une conscience rigoureuse et désintéressée. Tradition trop noble pour qu'on ne saisisse pas l'occasion de la saluer quand son expression coïncide, chez un auteur, avec le talent le plus solide et le plus généreux.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les raisons qui nous ont déterminés à vous proposer d'accorder le prix triennal de littérature romanesque, en langue française, pour la période de 1925 à 1927, à *Une Jeunesse*, de M. Edmond Glesener.

Nous vous prions d'agréer l'hommage de notre profond respect.

Le Rapporteur

Charles DELCHEVALERIE

Le Président

Hub. KRAINS

Bruxelles, 25 Avril 1929

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles
Gustave CHARLIER, 31, Square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri-Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa des Abeilles, Les Baumettes, Nice
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Fernand SEVERIN, 9, Place Comte de Smet de Nayer, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emi'e VAN ARENBERGH, 46, Boulevard Général Jacques
Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix-Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84,
Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal(Canada)
M^{me} DE NQAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4
Strasbourg.
Brand WHITLOCK.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.

L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par M. Georges DOUTREPONT.

L'originalité de Baudelaire, par M. Robert VIVIER.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par M. Georges DOUTREPONT